

Georg Lukács



*Jókai.*

1925

Traduction de Jean-Pierre Morbois



## Jókai.

Lorsque la société officielle et « oppositionnelle » hongroise a célébré cette année *le centième anniversaire de Jókai*, il y avait certainement moins à passer son silence et à dissimuler que l'an dernier pour la célébration de Petőfi. Ce n'est pas comme si le cours actuel avait intrinsèquement quelque chose à voir avec Jókai.

La couche dirigeante d'aujourd'hui en Hongrie a perdu tout lien avec les idéologues de la constitution de la Hongrie moderne, les écrivains de l'époque la plus importante de la littérature hongroise, la génération des époques de 1848 et d'après 1848. Et pourtant, dans cette génération, Jókai est incomparablement moins gênant que Petőfi pour la Hongrie postérieure. Oui, si aujourd'hui en Hongrie, une « démocratie moderne » était possible, elle pourrait – sans même une falsification particulière de l'histoire – considérer Jókai comme l'un de ses ancêtres, comme son ancêtre. Jókai fut en effet l'un des idéologues de la transformation moderne (par-là, il faut comprendre : capitaliste) de la Hongrie. Il n'est pas comme Petőfi un annonciateur de la *révolution* bourgeoise. Jókai n'attendait pas de 1848, comme Petőfi, une révolution populaire, mais il avait au contraire l'espoir que la vieille Hongrie, la Hongrie de la gentry propriétaire effectue sans grand bouleversement la transition vers le développement bourgeois moderne, et que sur cette voie, l'ancienne noblesse, la classe historique conserve, même au-delà, son rôle « naturel » de direction. L'idéal de Jókai, c'était l'harmonie des intérêts de la dynastie, de la noblesse, et de la bourgeoisie fortunée. Ce n'était pas un hasard, et cela ne signifiait pas non plus le devoir de ses principes qu'en dépit de quelques brèves excursions dans l'opposition, il devienne en 1867 un partisan enthousiaste du compromis entre la famille régnante, la noblesse, et la bourgeoisie. Comme membre du parti libéral,

Jókai n'a n'est pas un complice cynique de la corruption hongroise, comme plus tard Kálmán Mikszáth.<sup>2</sup> Jókai a soutenu avec un enthousiasme honnête et bienveillant la constitution du capitalisme hongrois – *précisément* sous la forme du compromis avec l'aristocratie et la gentry, et pas sous sa forme conséquente, révolutionnaire. De l'appartenance à la droite des quarante-huitards, (parti de la paix) il y a une route qui mène tout droit au parti de Kálmán Tisza. Et le fait que depuis la défaite de la révolution, il se place en opposition résolue au centralisme autrichien n'introduit pas de contradiction dans ce tableau. Car même si la domination autrichienne a exaucé les exigences bourgeoises de 1848, elle a contredit fermement la forme de compromis de classe que défendait Jókai. Jókai a pu, comme de nombreux leaders de la « résistance nationale » entre 1849 et 1867, devenir un partisan enthousiaste de 1867, jeter un voile sur le passé, car il ne voulait plus de 1848 lorsqu'ensuite, en 1867, la Hongrie « moderne » fut réalisée avec le rôle dirigeant de la dynastie des Habsbourg, de l'aristocratie, et de la gentry.

Le monde littéraire de Jókai a ainsi ses propres points forts inébranlables. Dieu, la patrie, le roi, la famille, la propriété, le progrès sobre et la sainte tradition. Jókai adopte sur toutes les questions un point de vue « libéral » : de cette manière, il ne s'oppose à aucune religion. Lui-même est protestant, mais il respecte les convictions religieuses des autres, qu'ils soient catholiques, uniates, juifs ou musulmans, s'ils sont simplement croyants. L'orthodoxie de Jókai ne se manifeste fermement que sur deux points : sur la question de la propriété privée et de la famille. Le « mien-tien-sien » est le véritable axe du monde. Et le livre essentiel du commerçant est la sacristie des sanctuaires, la bible. La précision, la véracité de ce livre

---

<sup>2</sup> Kálmán Mikszáth (1847-1910), romancier, journaliste et homme politique hongrois, de tendance libérale.

essentiel, l'exactitude des phrases qui y sont consignées, décident de la valeur, de l'honnêteté de l'être humain. Celui qui trébuche est un être perdu. Même le plus bienveillant qui s'élève contre ces lois ne peut pas être aidé : il va à sa ruine comme héros tragique. Certes, Jókai voit bien aussi les « zones d'ombre » du capitalisme qui se développe : les aventuriers, les fraudeurs, les spéculateurs. Mais chez lui, le socle de la vie est si solide que leur activité ne peut perturber qu'en surface ; les aventuriers disparaissent dans les prisons, et la vie solide continue sa route. Et ceux qui mettent en doute ce fondement de la vie qu'est la propriété privée, les communards, les anarchistes, etc. sont tordus ou sont des fripouilles, ou ils réunissent en eux les deux caractéristiques. Par exemple les aristocrates blasés, à demi-fous, qui vivent de cette manière une double vie (Lys Blanc, Comte Lyonel dans *Lélékidomar* [Le dompteur des âmes]) mais dont le rôle ne se distingue en rien d'essentiel de celui des autres aristocrates fatigués de la vie, qui cherchent dans le vol ordinaire ce nouvel attrait de la vie (Fatia Negra dans *Szegény gazdagok* [Les pauvres riches]).

L'autre pilier solide de la vie est la famille. Sur ce point aussi, Jókai ne connaît qu'ombre et lumière. D'un côté, il voit la décadence de la famille (divorce, mariage d'argent, prostitution), de la vie amoureuse dans tous les sens, mais ce ne sont que des vagues qui bougent en surface. La définition de l'être humain est la famille. Les vrais êtres humains se trouvent les uns les autres, et ils s'assemblent aussi en dépit de toute corruption, et ils restent ensemble. Les corrupteurs démoniaques, tant l'homme que la femme, éprouvent finalement toujours un fiasco. La famille tout comme le livre essentiel, règne inébranlablement sur le monde.

Et ce règne est dans l'intérêt de la communauté. Jókai considère le capitalisme avec les yeux des mouvements de réforme des années 1840 : comme la voie d'avancement de la

patrie. L'idéal, c'est le grand propriétaire foncier qui administre son bien de façon moderne, n'est pas prodigue, mais utilise son revenu pour des investissements utiles, et consacre en outre aussi quelque chose à la culture et à la bienfaisance. La famille moderne selon Jókai est fortement patriarcale : même le serviteur fidèle en fait-il partie de manière indissociable. De même, la valeur humaine des « classes inférieures » se manifeste chez Jókai dans le respect du travail, dans l'attachement au maître. Celui qui déraile alors est tout autant un demi-homme que l'aristocrate qui ne remplit pas ses devoirs à l'égard de la patrie. Cette valorisation de la famille patriarcale n'est qu'un autre aspect de la conception qu'a Jókai du développement moderne : par la préservation de la tradition, sous la direction des classes sociales historiques. C'est pourquoi dans son roman utopique (*A jövő század regénye* [Le roman du siècle à venir]), la révolution sociale reste comme un cauchemar, comme l'aventure sanglante de fous et de fripouilles, un épisode dans l'évolution et l'humanité, et l'idéal, la Hongrie d'Árpád II, n'est rien d'autre que la forme un peu idéalisée de la Hongrie avec la constitution d'après 1867 – complétée par quelques innovations techniques, (comme par exemple l'avion). Cette approche de l'histoire donne à Jókai la possibilité de représenter l'ancienne Hongrie d'avant 1848. Le *táblabiró*,<sup>3</sup> l'ancien *alispán* n'est pas simplement aux yeux de Jókai un être attardé d'une époque révolue, mais il est au contraire le type directeur de la nouvelle transformation. C'est pourquoi Jókai ne néglige jamais d'opposer la simple compréhension, le savoir sérieux de cette race d'hommes à l'action précipitée, mal éduquée, ignorante des conditions, de la volonté de réforme à tout prix. (*Uj földesúr* [Le nouveau seigneur]). Et même chez ceux qui sont vraiment attardés, il ressent et

---

<sup>3</sup> *Táblabiró* (Juge de table) : nom en Hongrie d'un juge qui avait le pouvoir de juger les membres de la noblesse. *Alispán* : vice-comte.

cherche à *rendre perceptible* que le monde nouveau se développera néanmoins à partir de ce matériau humain. En dépit de toute son extravagance, sa particularité, et ses égarements, le vieux propriétaire foncier représente l'homme authentique, sérieux, fondamentalement honnête et droit. (*Magyar nábob* [Le Nabab hongrois]). Mais Jókai ne doit pas seulement à cet ancien monde son sujet littéraire, mais aussi sa forme littéraire. Le style de narration de Jókai est parcouru d'un mode de narration humoristique et fantastique, narratif, plein d'anecdotes, reliant souplement les événements les uns aux autres. Au contraire de ses contemporains qui, comme Kemény et József Eötvös,<sup>4</sup> veulent à tout prix imposer à la prose hongroise qui se déploie le style des romans étrangers modernes à l'époque, le style de Jókai s'épanouit organiquement de la vie hongroise contemporaine ; de ce point de vue, la prose de Jókai peut à bon droit être placée au côté de la poésie de Petőfi. Et même s'il y a dans ce style de très nombreux éléments souples et négligés, c'est pourquoi l'école de Gyulai<sup>5</sup> a toujours âprement attaqué Jókai, la prose narrative hongroise – jusqu'à Zsigmund Móricz<sup>6</sup> a cependant pu entièrement suivre ce chemin, tandis que la prose affectée des contemporains est restée un épisode dans le développement ultérieur de la littérature hongroise. Les limites du monde de Jókai caractérisées ci-dessus n'influent cependant pas seulement sur son style narratif, mais aussi sur toute la

---

<sup>4</sup> Zsigmond Kemény (1814-1875), un des maîtres du roman historique hongrois, soutien du compromis austro-hongrois.

József Eötvös (1813-1871), homme d'État et écrivain hongrois, ami fidèle de Ferenc Deák (1803-1876), représentant des pacifistes parmi les hommes de 1848, nommé ministre en 1867.

<sup>5</sup> Pál Gyulai (1826-1909), écrivain, historien, critique littéraire, universitaire hongrois.

<sup>6</sup> Zsigmund Móricz (1879-1942), écrivain hongrois, collaborateur de la revue *Nyugat* qu'il dirigera avec le poète Mihály Babits (1883-1941) de 1929 à 1933.

structure de ses romans. Jókai se considérait sans aucun doute comme un écrivain réaliste qui représente sa propre époque – telle qu'elle est. Mais, comme nous l'avons esquissé plus haut, du fait qu'il n'a pas vu les vraies causes motrices de l'époque (il ne les a pas vues, certes en toute bonne foi), il s'est formé chez lui, par l'unification organique de la juste observation et de la stylisation inconsciente, un style de conte spécifique. Les romans réussis de Jókai ont aujourd'hui, totalement, l'effet de contes. Ce ne sont pas de vraies représentations, comme par exemple les romans de Balzac, mais des contes qui, par la force de l'imagination, de la capacité narrative, et de l'humour ont *en apparence* un effet totalement indépendant de ce qu'ils représentent. Cela explique l'effet durable, indéracinable, de ces livres, en particulier sur les jeunes lecteurs. Et même si nous connaissons les racines sociales de ce caractère fabuleux (l'idéalisation d'un développement ultérieur limitée de toute bonne foi), cela ne retire rien à la valeur littéraire de ces œuvres. Certes, si la Hongrie officielle fait aujourd'hui comme si les contenus et la vision du monde de Jókai était la représentation de la réalité, on commet là une falsification grossière et consciente de l'histoire, même si le monde de Jókai offre des *possibilités* illimitées à cette incompréhension.

[1925]

